

Récit de résidence de Nathyfa Michel en Pays de Loire

Nantes

À Nantes, je crois venir rencontrer un fleuve, et je trouve d'abord une mémoire. J'arrive le corps encore hésitant, la pensée en suspens. La première semaine me frappe par son intensité émotionnelle. La visite du musée de la ville est éprouvante, notamment les salles consacrées à la traite négrière et à l'implication du port de Nantes. Ces salles bruissent de commentaires des visiteurs, des guides, des soupirs maladroits. Entre les récits historiques et mes propres résonances corporelles, mes ressentis se mêlent au brouhaha extérieur, et il devient difficile de distinguer ce qui vient de moi, et ce qui vient du monde. Je lutte pour rester à l'écoute sans me laisser submerger. Je reste longtemps devant les toiles dites «indiennes», témoins d'un commerce violent, et devant les mascarons, ces visages racialisés, figés dans la pierre, symboles d'une prospérité construite sur la dépossession. Avec l'association *Les Anneaux de la Mémoire*, je découvre les bâtiments d'armateurs, leurs façades respectables qui dissimulent mal l'histoire enfouie.

Aux archives, avec la directrice Véronique, je découvre les plans anciens de la ville : ils me permettent de visualiser ce fleuve que je ne parviens pas encore à saisir. Elle me parle de cette volonté, depuis une dizaine d'années, de «ramener la Loire aux habitants», de retisser une familiarité perdue. Pourtant, malgré cet éclairage cartographique, je peine à sentir la Loire. Elle est pourtant là, massive et silencieuse, mais distante, comme si la ville l'avait disciplinée. Je cherche une vibration, un frémissement. Si j'en crois les vieilles cartes, je marche littéralement sur des bras de fleuve disparus. Je pense aux textes d'Ailton Krenak, à sa vision des fleuves comme entités vivantes capables de réinventer leur propre course, d'habiter des mondes souterrains lorsque la surface devient hostile. Alors je me répète comme un mantra : «Attends. Respire. Écoute. Observe», comme si l'eau elle-même me demandait patience.

Je parle au téléphone avec mon père. Il me rappelle que Nantes conserve les archives des Français nés dans les colonies, comme ma mère. Une autre strate de mémoire vient se superposer à celle du fleuve : l'histoire familiale dans l'histoire nationale/coloniale.

Un soir, j'assiste à une lecture-performance d'Olivier Marboeuf à *La Licorne Noire*, un café culturel queer afro-caribéen. Je me sens ramenée à une conscience à la fois intime et politique de ma démarche artistique.

La première semaine reste difficile : la pluie, le vent, l'envie de rester à l'intérieur. Je lis *Moi, Tituba, sorcière de Salem* de Maryse Condé, toujours autant émerveillée par la limpidité de sa langue, et je reprends *Les auditions du parlement de Loire*, une lecture riche mais exigeante. À l'issue de la première semaine, je prends conscience d'un schéma en moi : il me faut toujours quelques jours pour trouver mon ancrage dans un nouvel environnement. Quelques jours où je dois me retirer, rester à l'intérieur jusqu'à sentir que je ne vais pas me dissoudre. Il faut que je prenne corps doucement dans un lieu, que je m'autorise à ne rien faire avant de commencer à voir, à écouter.

Rencontres avec des techniciens de rivières

Une sortie en bateau avec Cédric, technicien de rivière, clôture cette première semaine et marque une bascule. Pour la première fois, je peux toucher l'eau, sentir sa fraîcheur sur mes doigts. Il me parle de la biodiversité de l'Erdre, des châtaignes d'eau qui se raréfient, de la jussie, cette plante venue d'Amérique du Sud, devenue invasive au point d'étouffer les berges et les cours d'eau. Il évoque cela sans drame, avec une lucidité tranquille. J'entends dans ses mots une histoire à rebours de la colonisation : des plantes importées pour orner des jardins privés, devenues aujourd'hui une menace écologique. Une ironie du vivant. J'écoute aussi ce qu'il me

dit du territoire : l'absence d'un sentiment d'appartenance à un territoire commun entre l'amont et l'aval de l'Erdre ; l'eau

considérée comme n'appartenant à personne mais les berges et le lit souvent privatisés. Je comprends mieux pourquoi, depuis mon arrivée, je ressens cette impression de distance, de fragmentation.

Plus tard dans la résidence, je rencontre Jean-Luc, un autre technicien, qui m'explique le rôle des barrages, des réservoirs, des zones protégées, et des tensions qui traversent la gestion de l'eau. La jussie reviens dans chaque conversation, comme une métaphore, un fil rouge. Avec Thomas Lamburu, la dimension de réparation me frappe, et je fais cette parallèle : réparer un cours d'eau, c'est aussi réparer les mémoires, recoudre un tissu d'invisibles.

Joué sur Erdre – Moulin de Bel Air

La deuxième semaine je me rends près de Joué sur Erdre, chez Estelle, au Moulin de Bel Air où elle a fondé *Fair Société*. Sa capacité à créer un espace de confiance immédiate me permet tout de suite de respirer. Le moulin est entouré de champs, de vent, de forêt, et aussi d'éoliennes, souvenirs contemporains des nombreux moulins d'autrefois. Estelle m'emmène visiter un ancien moulin à eau tenu par des amis : en pleine chaleur estivale, la végétation y est d'un vert presque tropical, en contraste net avec les champs secs alentours. Je mesure combien l'eau façonne les microclimats, les atmosphères, les corps et les imaginaires.

L'ambiance au Moulin de Bel Air m'offre un havre de paix. Chaque discussion avec Estelle ouvre un nouveau chemin : ses réflexions sur le territoire, l'écologie, la ruralité, la transmission, rejoignent les miennes. Je retrouve de la fluidité dans mes gestes, mes pensées, mes déplacements. Je marche, je pédale, je lis dehors. Je me rends au lac de Vioreau, à l'étang de la Provostière, le long du canal d'alimentation. L'eau est enfin accessible sans obstacles, sans barrières. Mais elle semble souvent stagner, livrée à la merci des cyanobactéries.

C'est au moulin, un matin, que j'ouvre *Cultiver l'appartenance* de bell hooks. Encore une fois, un livre venu à moi exactement quand il le fallait. Estelle me le prête, et sa lecture accompagne le reste de ma résidence. hooks y parle de ruralité, d'enfance, de communauté noire, de la terre comme matrice. Elle écrit : « À force d'entendre les mêmes histoires, il devient impossible de les oublier ». Je pense à mon père, à la répétition comme rituel de transmission. Je réalise que ma résidence est aussi une affaire de résonances familiales.

Un soir, autour d'un dîner avec des ami·es d'Estelle, je parle espagnol, je voyage par la langue en Amérique du Sud, et je retrouve une ruralité plurilingue, pluriculturelle, loin de des stéréotypes monochromes. Je me souviens avec plaisir que les campagnes abritent leurs propres diasporas, leurs propres circulations.

Saint-mars la Jaille

La semaine qui suit, je me rends à Saint-Mars-la-Jaille. Prévenue par Estelle que *c'est particulier*, je sens immédiatement un changement d'atmosphère. Peu de monde dehors, une chaleur écrasante, une forme d'isolement qui me rappelle les petites villes de mon adolescence. Les échanges polis mais froids, les saluts non rendus, cette sensation d'errer dans une ville fantôme. Je cherche l'Erdre, mais l'eau se dérobe : propriété privée par ci, clôture par là. J'écris dans mon carnet : « L'eau fuit. Ou s'enfuit. Elle se cache. Je la cherche, elle recule. » Ce manque d'eau me fait craquer. Physiquement.

En contraste, mes hôtes, Marie-Agnès et Daniel, sont d'une grande générosité. Leur potager déborde de couleurs, de légumes, d'odeurs. Un matin, un agneau naît par surprise, un instant brut et fragile.

Je me rappelle de ce mot que Jérôme Blin utilise souvent pour parler du monde rural : *rude*. À Saint Mars la Jaille, je ressens ce mot dans mon corps avant de le saisir mentalement.

Plus tard dans la résidence, je retourne à Saint Mars pour y rencontrer Dominique qui me fait visiter sa maison d'enfance au bord de l'Erdre, en face de la piscine. En période de crue, on devait porter des bottes dans la cuisine car l'eau montait jusque dans la maison. D'ailleurs, les gens ont pris l'habitude de dire « la rivière est entrée dans le jardin », faisant de la rivière une entité à part entière, qui s'invite jusque dans l'espace domestique.

Freigné – Ferme ty mad bio

La semaine suivante, à la ferme *Ty Mad Bio* de Mathilde et Denis, tout reprend vie. J'y trouve une autre forme d'ancrage. On y vit au rythme des myrtilles, des poulets, des brebis, des récoltes. Leur fille, Colombe, m'accompagne partout. Elle me guide dans l'univers de la ferme, me présente ses animaux, ses lieux, me raconte ses histoires. Elle me montre le passage de l'Erdre sur leurs terres. Avec elle, je photographie différemment. Sa présence me rappelle que la transmission et l'échange passe aussi par le jeu.

Les discussions avec Mathilde me marquent et me font réfléchir. Elle me parle du métier d'agricultrice avec lucidité et passion, de la maternité et son impact sur le rapport à la mort animale, de la fatigue, des contradictions de l'agriculture, des initiatives « écologiques » qui marginalisent les agriculteur·ices au lieu de s'appuyer sur leurs savoirs. Elle parle aussi de la souffrance des agriculteur·ices, coincé·es dans des logiques de marché qui dénaturent leur vocation. Elle formule avec force une vision politique : rémunérer les agriculteur·ices pour leur rôle de préservateur·ices des écosystèmes, revaloriser leur expertise, sortir d'un modèle strictement productiviste. Elle dit : « Traditionnellement, nous protégeons l'environnement, mais personne ne reconnaît ce travail. »

Dans les bibliothèques des Vallons de l'Erdre, en marge de la magnifique exposition *Eaux d'ici et là*

organisée par le MAT, je rencontre les bibliothécaires qui me parlent des ruptures de mémoire, de crues, des légendes, persistantes ou ré-inventées, d'un chêne avec des clous, de rituels (pas si) oubliés, de magie retrouvée. Je commence à comprendre que les eaux de l'Erdre ont laissé des traces invisibles dans les imaginaires, dans les habitudes, mais aussi dans les peurs.

Maison Julien Gracq

Après un mois d'itinérance le long de l'Erdre, j'arrive la Maison Julien Gracq. Une chambre à soi. Un bureau face à la Loire. De l'espace, du silence. La couleur et les tourbillons verts du fleuve que j'aperçois depuis ma fenêtre sont presque hypnotiques. Avec Mathilde et Rahul, les autres résident·es, nous parlons longuement de cartographies: de leur violence, de leur rigidité, de ce que les fleuves mettent en crise dans les représentations occidentales. Nous rêvons de cartes affectives, émotionnelles, mouvantes, liquides. Je me demande quelles cartes Colombe ferait de sa ferme. Je me rends compte que ma résidence consiste en partie à suivre les cartographies affectives des autres, et à les relier aux miennes.

J'occupe l'espace, je ralentis ma cadence. Je reprends mes lectures. Je lis *Les Furtifs* d'Alain Damasio, poursuivant mon fil de réflexions autour des formes de vie férales. Je regarde *Daughters of the Dust*, qui me bouleverse et je retiens cette phrase: «the ancestors and the womb, they are one, they are the same». Je finis de lire *Futur Ancestral* d'Ailton Krenak, qui m'accompagne comme un guide. Ses phrases résonnent profondément avec mon expérience des fleuves: « Soyons eau, dans la matière et dans l'esprit, ou nous serons perdus. » Il me rappelle que les fleuves parlent, qu'ils migrent lorsqu'ils ne supportent plus le paysage, qu'ils possèdent leur propre volonté.

Je vis avec la Loire chaque jour. Je descends dans son lit à sec et je l'arpente comme un site archéologique. J'observe ce que le fleuve laisse derrière lui lorsqu'il se retire: éclats de verre, éclats de vies, coques d'écrevisse, crânes de brebis, fragments de vaisselle. Et la jussie, partout, qui continue d'étendre son territoire vert. Je me dis que la Loire dit toujours quelque chose, même en s'absentant.

Je pars régulièrement en vélo le long de l'Èvre, ou bien je file vers la Loire. Je rends souvent visite à l'artiste sonore Thomas Tilly, que j'ai rencontré l'année dernière en Guyane et qui vit à quinze minutes de vélo de la Maison Julien Gracq. Nos conversations deviennent un fil conducteur important de ce deuxième mois de résidence. Nous parlons autant de pratique artistique que de rapport au terrain, d'écoute environnementale ou de nos expériences respectives des milieux fluviaux.

Entre deux ballades, je prends le temps de trier et d'éditer les images prises jusque-là. Je perds une partie de mes photos lors d'une mauvaise manipulation. Certaines images semblent vouloir disparaître. Je commence à penser que les images ont leur propre

autonomie, qu'elles choisissent ce qu'elles acceptent de dire.

Dans les derniers jours, je vais à la rencontre de Marie-Andrée, ancienne maire de Montrelais. Chez elle, sur un mur, un dessin botanique représente un roucou, une plante qu'on trouve beaucoup en Guyane. Une coïncidence qui me relie soudain à chez moi. Son mari note les taux de précipitations chaque jour depuis plus de dix ans. Il me rappelle que nous avons chacun notre propre rituel lié à l'eau.

Conclusion

Cette résidence est née d'une question simple en apparence, mais dont les ramifications se sont révélées infinies: *Que charrie l'eau des fleuves?* Au fil des semaines, j'ai compris que l'eau ne transporte pas seulement des sédiments, des plantes ou des déchets. Elle charrie aussi des récits, des mémoires, des identités, dilués dans des silences, mais qui, par des gestes de soin et de transmissions, peuvent être réparés ou réinventés collectivement.

Pour tenter de répondre à cette question/invitation, j'ai emprunté des chemins multiples, parfois sinueux. J'ai lu, beaucoup, laissant Maryse Condé, bell hooks, Ailton Krenak, ou encore Damasio, m'accompagner comme des boussoles. J'ai marché, erré, observé. J'ai cherché l'eau, parfois en vain. Je m'en suis approchée, je l'ai touchée, je m'y suis immergée lorsque cela était possible. J'ai écouté celles et ceux qui vivent avec ou aux abords des fleuves, technicien·nes de rivière, agriculteur·ices, bibliothécaires, artistes, habitant·es. J'ai tendu l'oreille: aux légendes et croyances dont les échos persistent encore, mais difficilement, dans les champs sonores saturés du présent; aux récits scientifiques qui parfois dominent sans le vouloir d'autres paroles plus maladroites; aux colères sourdes et aux absences criantes. J'ai aussi accepté les moments de retrait, de sécheresse, de silence, lorsque le fleuve se dérobaient autant que moi-même.

Les territoires bordant l'Erdre et la Loire me sont apparus comme profondément ambivalents. Des espaces traversés par des ruptures de mémoire et d'identité, des fragmentations territoriales, des transmissions interrompues, mais aussi des lieux où persistent, parfois à bas bruit, des liens invisibles entre les vivants, les morts, les humains et les autres qu'humains. L'eau offre peut-être une possibilité de raviver ces liens, de les irriguer à nouveau, de les faire circuler autrement, hors des logiques de fixation et de clôture.

Au contact de l'eau, j'ai commencé à envisager la photographie elle-même comme un fleuve. Un espace de seuil et de passage, où les images négocient constamment leur apparition. Certaines remontent à la surface, insistantes. D'autres plongent, disparaissent, et refusent d'être vues ou conservées. J'ai appris à accepter cette autonomie des images, à laisser leurs fantômes dialoguer avec ceux des fleuves, à faire confiance à ce qu'ils choisissent de révéler ou de taire.

Les images et les fragments de récits collectés dans cette résidence forment désormais une matière en

mouvement, encore instable, sûrement appelée à se transformer. La suite du travail prendra la forme d'une exposition où il sera question de cartographies affectives, de fleuves fantômes, de mémoires liquides.

Remerciements

À toutes ces belles personnes rencontrées pendant la résidence, s'ajoutent ces belles rencontres faites autour de la résidence : Jérôme Blin, croisé plusieurs

fois en Guyane, puis à Nantes ; les équipes du Centre Claude Cahun (Juliette, Yolande, Émilie), du MAT (Isabelle, Jennifer, Antoine) et de la Maison Julien Gracq, attentives et disponibles, qui ont pris le temps d'échanger avec moi autour du thème des fleuves, de mes recherches et de l'évolution de mon travail. Je vous remercie du fond du cœur pour votre présence, votre accompagnement ainsi que les discussions qui ont nourri et stimulé mes réflexions.

réalisé dans le cadre des expositions :

SOYONS EAUX, INVENTAIRE DE FLEUVES ABSENTS

au Centre Claude Cahun du 23 mai au 23 août 2026

RÉTIVE

dans le Pays d'Ancenis du 22 mai au 30 août 2026

Centre Claude Cahun
pour la photographie contemporaine
45 rue de Richebourg – 44 000 Nantes – F
www.centreclaudcahun.fr
Tram 1 : Duchesse Anne-Château
Bus C3, 54 : Lieu Unique
Du Mercredi au Samedi : 15h-19h
Fermeture les jours fériés – Entrée libre

